

Jaques-Dalcroze

Autor(en): **Reynold, G. de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **6 (1910)**

PDF erstellt am: **04.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-749481>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

verhalten, wie ein Zettelkasten zum lebendigen Wissen. Jedoch, ich habe bereits zu oft erfahren, wie wenig *DENKEN* und *WOLLEN* geachtet werden, um mich darüber noch zu ärgern. Da gibt es nur Eins: mutig ausharren!

Die Verschiedenheit der Ansichten, die hier vertreten werden, ist an sich interessant: sie beweist, dass sogar unter den Intellektuellen, aber auch in anderen Kreisen, viele in den Tag hineinleben, ohne zu wissen, wohin wir gehen. An diesem Zustand der Anarchie ist zum Teil unsere Auffassung der Politik schuld, worüber bald mehr. Es muss anders werden. Wenn wir es aufrichtig suchen, fern von der alten Schablone, werden wir schließlich das Prinzip finden, das unsere Kräfte zum Wohle des Vaterlandes endlich wieder einigt.

BOVET



JAQUES-DALCROZE

Jaques-Dalcroze va nous quitter: on lui fait à Dresde des offres magnifiques; un édifice grandiose va être construit dans la cité-jardin Hellerau et portera le nom même du maître. Ainsi, notre pays sera privé d'un homme, à l'heure où l'on se plaint de manquer d'hommes, à un moment où l'invasion des étrangers rend plus que jamais de tels hommes nécessaires. Car, ces étrangers, nous les assimilerons moins par nos lois que par notre prestige intellectuel et moral, par notre culture.

A Genève, Jaques-Dalcroze ne peut donner toute sa mesure, parce qu'il se heurte à l'hostilité — parlons franc — du Conservatoire, à la méfiance des gens en place et des „pouvoirs publics“, à l'indifférence et à l'incompréhension du plus grand nombre. On ne veut absolument voir en lui que l'auteur de quelques chansonnettes. On oublie que beaucoup de ces chansonnettes ont renouvelé notre répertoire populaire — il en avait besoin — on oublie le Festival vaudois, qui est une œuvre supérieurement nationale; et l'on s'écrie: „La gymnastique rythmique? cela n'est pas sérieux!“ On déclare cela à l'heure où cette méthode, nouvelle non seulement, mais rénovatrice, est appliquée partout en Allemagne, en Hollande — et le sera demain en France, en Europe, en Amérique, partout . . . sauf là où elle a été conçue: à Genève.

Deux réflexions: En bons moutons de Panurge que nous sommes, lorsque la gymnastique rythmique aura triomphé partout, nous nous empresserons de l'introduire au Conservatoire; mais

alors, nous en aurons perdu tout le bénéfice. Mais laissons donc partir Jaques-Dalcroze: au point de vue matériel — le seul qui compte, n'est-ce pas, Messieurs? — nous ratons une excellente affaire.

Quel plaisant spectacle! quel triste spectacle! Il est entendu que Genève, „nombril du monde“, est devenue, grâce à sa culture, grâce surtout à quelques grands hommes, l'une des capitales de l'Europe: on l'a dit et redit, jusques à en être ridicule, lors de récentes fêtes jubilaires. Que font ceux qui gouvernent Genève afin de la maintenir à son rang? Pour percer un tunnel — entreprise dont les bénéfices matériels sont douteux et le bénéfice moral sera nul — on est prêt à déboursier vingt millions: personne n'ose protester, l'on se ferait traiter d'ennemi du peuple. Mais, pour l'amour de Dieu! si l'on est assuré de vingt millions, n'aurait-on pu trouver une pauvre centaine de milliers de francs pour retenir Jaques-Dalcroze? Eh! non. Et voici une ville qui possède Université, Ecole des Beaux Arts, Conservatoire, et qui laisse s'en aller l'un de ces hommes trop rares, sans lesquels tant de belles institutions ne demeurent que façades.

Elevons le débat: il en vaut la peine!

Nous sommes, en Suisse, d'excellents patriotes; nous nous abandonnons volontiers même à des accès de chauvinisme: „Y en a point comme nous!“ C'est entendu. Nous nous figurons marcher à la tête de l'Europe, grâce à notre „démocratie modèle“, nos lois, notre vie économique et sociale: nous ne voyons pas qu'au point de vue moral, au point de vue des idées, nous sommes en retard. Nous avons peur des mots, de la nouveauté, du scandale. Nous vivons au jour le jour, dans l'opportunisme, et de concessions. Nous craignons les hommes „qui se distinguent“. Alors, qu'arrive-t-il? Les quelques grands esprits qu'il arrive parfois à la Suisse de produire, ne trouvant aucun appui auprès des gouvernements, obligés de vivre dans une atmosphère d'indifférence ou d'hostilité, s'expatrient ou ne peuvent donner toute leur mesure. Qu'avons-nous fait de Barthélemy Menn, de Mathis Lussy, de Vinet lui-même? et de Jaques-Delaroze? L'artiste, l'écrivain, le savant, que nous délaissions, fait appel à l'étranger, ou, plus avisé, c'est l'étranger lui-même qui l'appelle.

De là, cette idée fautive et dangereuse que notre pays est une banque, un entrepôt de marchandises, une maison garnie où l'on

noue les deux bouts à bon compte, et rien de plus. Et c'est ainsi qu'une nation marche à sa ruine. Car le peuple finit lui-même par se figurer que, si la Suisse est la patrie où l'on mange, l'Allemagne, l'Italie ou la France sont les patries où l'on pense et où l'on vit.

Il est, en Europe, une nation qui n'a point, certes, le glorieux passé intellectuel qui est le nôtre: La Norvège n'est pas, comme nos Etats, située au centre de l'Europe, au carrefour des idées. Le peuple norvégien est aussi démocratique que le peuple suisse, et il a autant de bon sens. Il a compris que, pour qu'un pays soit digne d'être une patrie, de bonnes milices, de bonnes finances, des lois honnêtes ne suffisent point; — qu'il ne suffit pas même d'édifier partout les écoles. Qu'a donc fait la Norvège, gouvernement en tête? Elle a, non seulement aidé ses penseurs, ses poètes, ses musiciens et ses peintres, mais encore elle les a stimulés, elle a fait appel à eux. Elle a dressé des statues, de leur vivant, à Ibsen et à Björnson. Certes, nous n'en exigeons pas autant: Nous constatons que, chez nous, quand on a prononcé la formule: „instruction publique“, on a tout dit et cru tout faire. Ce que le Conseil fédéral, le Parlement, les gouvernements cantonaux font pour les lettres, les sciences et les arts, ou rien, — c'est à peu près la même chose¹). Il y a de quoi, — vis-à-vis de la Belgique, du Danemark, de la Norvège, de la Finlande, de la Roumanie elle-même, — se sentir humilié.

Dernièrement, je me trouvais, en compagnie d'écrivains, de magistrats et de journalistes, dans une petite ville romande: il s'agissait d'élever un monument fort modeste à un romancier célèbre qui venait de mourir. Ce romancier avait, sans jamais renier son origine, glorieusement continué, dans les lettres françaises, la belle et longue lignée helvétique des Muralt, des Rousseau, des Benjamin Constant, des Amiel et des Vinet Nous discutons la manière d'intéresser le peuple entier à notre entreprise, lorsqu'un homme politique se leva. C'était un député, et non des moindres

¹) Je ne puis laisser passer sans autre cette affirmation de M. de Reynold. Si l'on additionnait tout ce que le gouvernement *fédéral* fait pour les arts et les lettres, on arriverait à un chiffre assez considérable: mais les effets de cette libéralité? Médiocres, pour ne pas dire nuls; à cela il y a une cause, et quelque jour nous la dirons ici. BOVET

— un député „au fédéral“, comme on dit. Et voici quel langage, à peu près textuellement, il nous tint:

„Messieurs et chers concitoyens, je vous dirai mon avis en „toute franchise: je ne sais guère pourquoi je me trouve au milieu „de vous, car je suis opposé à tout monument. Elever un monu- „ment à un homme, cela n'est point démocratique. On doit ré- „server cet honneur à de grands événements ayant une importance „internationale, comme l'Union postale universelle ou l'indépendance „du Pays de Vaud. Mais, pour un simple citoyen, il faut se con- „tenter d'une plaque. Surtout quand ce citoyen est un auteur, „un romancier, et qui a vécu hors du pays. (Pauvre cher grand homme, on avait moralement tout fait pour l'obliger de partir!) „. . . Je vote donc contre votre proposition, avec cet amende- „ment toutefois: si l'on veut absolument une statue, il faut qu'elle „soit dressée ici, sur la place publique, mais pas ailleurs.“ „La République n'a pas besoin de chimistes,“ disait un Conventionnel en envoyant Courvoisier à l'échafaud . . . Est-ce que notre démocratie serait en train de devenir le synonyme de médiocratie? Nous avons lutté des siècles contre toutes les tyrannies, en faveur de toutes les libertés; il en valait bien la peine, puisque nous avons instauré le règne du plus tyrannique des despotes: le règne du mufle.

LOCARNO

G. DE REYNOLD



ZUR ZEIT DER ERKENNTNIS DES PLANETEN MARS

Im April dieses Jahres hielt der amerikanische Marsforscher Professor Lowell Vorträge in Paris und London, worin er seine Behauptungen über den Mars verteidigte und die Ergebnisse seiner neuen Beobachtungen mitteilte. Wie aber europäische Marsforscher über die Ansichten Lowells denken, wird am deutlichsten ausgedrückt durch die Worte des berühmten Professors Svante Arrhenius in Stockholm: „Ich glaube aber, dass seine (Lowells) Stellung in der Marsfrage hoffnungslos ist.“ Trotzdem fanden die Vorträge Lowells keinen wesentlichen Widerspruch. Man hielt